L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 1er MAI 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 1er MAI 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Vincent & Co., au No 102 rue Gravier, faïence, verrerie, couteaux, pendules, miroirs, etc.

Par W. I. Hodgson, au coin de l'Avenue Washington et Magnolia, tout le contenu de la groceris et machine à gaz.

Par P. A. Looby, constable, au No 696 rue Tchoupitoulas, une chaudière et une machine à vapeur, une pompe, un four, etc.

LE JOUR

—DE LA—

LOUISIANE

—A—

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

Une Imposante Démonstration

60,000 PERSONNES A L'EXPOSITION.

De tous les Etats qui figurent à notre Exposition Universelle, nous n'en connaissons pas qui méritent les sympathies et l'appui de l'union américaine et des nations étrangères, plus que la Louisiane, autant à cause du rôle exceptionnel qu'elle joue dans cet imposant tournoi de toutes les industries agricoles, minières et manufacturières du globe, que par la position intermédiaire qu'elle occupe entre la grande République du Nord et celles de l'Amérique du centre et du Sud.

Par sa situation géographique, à l'embouchure du Mississippi, à l'entrée du Golfe, la Louisiane sert de trait d'union entre les deux continents et les nombreuses îles qui forment un vaste cercle autour de ce Golfe.

L'origine, le caractère des populations qui l'habitent, en font également le leader-vous naturel entre les races diverses qui peuplent le nouveau monde. A tous ces titres, elle devait devenir le théâtre de la lutte pacifique et féconde à laquelle toutes étaient invitées : c'est chez elle que devaient se réunir les anglo-saxons et les peuples d'origine latine, pour s'y tendre la main, resserrer les liens que la nature a établis entr'eux, et conclure un solennel traité d'alliance industrielle et commerciale.

Il y avait là pour elle un grand devoir à accomplir ; elle s'en est acquittée largement, généreusement ; elle y a, sans compter, consacré son temps, ses peines, son argent ; jamais on n'a exercé l'hospitalité avec autant de désintéressement, d'oubli de soi-même. Et c'est pour la première fois que l'on pourra dire, d'une Exposition Universelle, qu'elle n'a pas été pour la ville qui en a été le siège, une occasion d'exploitation des étrangers qui venaient en foule la visiter. Quand il s'est agi de fêter, les différents peuples, les différents Etats exposants, de faire ce que l'on a appelé une ouverture solennelle, la Louisiane a toujours fait passer les autres avant elle. Un sentiment de délicatesse auquel beaucoup d'autres se fissent bien gardés de céder, le lui imposait ; elle n'a pas hésité un seul instant, au risque d'être victime de sa chevaleresque galanterie.

Il est donc tout naturel que les étrangers, hommes du Nord et hommes du Sud, anglo-saxons et latins, lui fassent fête à leur tour, et prennent une part active, empressée à son ouverture ; il est tout naturel qu'après avoir si longtemps songé aux autres, si souvent travaillé pour eux, elle prenne un peu à elle-même.

Aussi, depuis un mois, il n'est fait, parmi nous, de grands préparatifs pour donner à la cérémonie toute la solennité, tout l'éclat qu'elle mérite. Les autorités de Washington, les gouverneurs d'Etat, les représentants des gouvernements étrangers, avaient été invités, ainsi que les jurés de police de chacune de nos paroisses louisianaises, et tous, ou presque tous, ont répondu à l'appel du gouverneur McEnery.

A 9 heures du matin, nous parcourons la ville. Dans les rues centrales, il règne une animation extraordinaire. Les magasins, les bureaux de banques, d'institutions de crédit sont fermés. Toute la Nouvelle-Orléans est sur pied et s'apprête à prendre une part active à la fête.

Il ne reste d'ouverts que les restaurants, petits et grands, permanents ou improvisés depuis deux ou trois mois, et dispersés dans les passages, dans les rues perpendiculaires ou parallèles à l'artère centrale. Là, les garçons de salle ne savent à qui entendre, jamais ils ne se sont trouvés à pareille manifestation.

La rue du Canal est littéralement encombrée, la circulation y est parfois impossible. A chaque minute, arrivent en toute hâte des cars venant, soit du fond du premier, soit du fond du deuxième et du troisième districts ; chacun d'eux verse des flots de dames, de messieurs et d'enfants sur les trottoirs.

Toute cette foule cherche à trouver un moyen quelconque de se rendre, le plus tôt possible, sur les terrains de l'Exposition. Les cars de la rue du Canal, si nombreux qu'ils soient—ils ont été plus que doublés pour la circonstance—soutiennent de véritables assauts. Dans chacun d'eux on voit plus de voyageurs debout qu'assis, et par derrière, de véritables grappes d'hommes suspendus aux ferrements des portières.

Un nombre étonnant de voitures particulières et publiques, de chars à bancs, de charrettes, de tapissières, plus ou moins luxueusement parées, traversent rapidement la rue, et prennent, les uns après les autres, formant une véritable queue, la direction du Parc.

Un grand nombre de sociétés, portant leurs insignes, sont réunis au local qui leur sert de rendez-vous ordinaire, afin de de se rendre en corps au siège de la fête. Nous remarquons à la porte de l'établissement du Coliseum, rue Bienville, les sociétés *Young Men Excelsior*, *des Jardiniers* et *Young Men Midgel*.

Tout le Département des Pompes est prêt. Une partie des compagnies se sont donné rendez-vous rue du Canal, pour aller, de là, en corps et musique en tête, prendre place à bord de quelque bateau à vapeur.

Vers les 10 heures, nous voici sur la levée. La foule nous y a précédé. Quatre bateaux sont en partance—le *Sunbeam*, l'*Héroïne*, le *Clinton*, le *Geneva*—25 cents, aller et retour. Ils sont littéralement pris d'assaut. En moins de vingt minutes, ils disparaissent tous les quatre, emportant des milliers de curieux dont les trois quarts sont obligés de rester debout.

Non loin de là, est amarré le Jessie K. Bell, qui porte encore, à l'arrière, la large banderolle annonçant ses excursions aux Jetées Eads. Il attend le cortège officiel qu'il doit transporter au palais de l'Exposition. On n'y pénètre qu'avec une invitation spéciale du gouverneur.

Tout près du Jessie K. Bell, stationne un détachement du *Washington Artillery* entourant une pièce d'artillerie ; c'est le détachement qui va saluer le départ du train officiel d'une salve de 17 coups de canon. Il se compose des caporaux Fred. Hornback, W. E. Hogul et des artilleurs Fred. Latil, G. K. Shotwell, Th. Vaughan, F. Goldswaite, Ch. Julien, H. S. Levy et M. V. Peck.

Il faut avoir l'habitude des masses pour se reconnaître, s'orienter au milieu de ce torrent d'êtres humains qui se précipitent à droite et à gauche, se croisent et s'entrecroisent sans cesse.

Dans toute cette multitude, il nous est facile de distinguer les habitants de nos campagnes louisianaises.

A eux revient de droit, dans ce compte-rendu, une place à part, une place d'honneur. Jamais ils n'ont donné en si grand nombre, avec autant d'enthousiasme. Depuis plus de six semaines, toutes les feuilles locales envoyaient, chaque fois qu'elles paraissaient, à leurs lecteurs, une chaleureuse invitation à cette fête, et leur demandaient une imposante démonstration. Elles n'ont pas prêché dans le désert ; leur voix a été entendue de toutes parts, et c'est par masses compactes que nous avons vu nos planteurs, nos fermiers, nos travailleurs des champs, quels que fussent leur origine, leur position sociale ou de fortune, nous arriver, soit par la voie du fleuve, soit par celle des lignes de fer. Des mercredi, les rues du deuxième district étaient littéralement encombrées. Notre district—nous devons le dire, et c'est un honneur dont il est fier—a toujours été leur quartier-général. C'est là qu'ils retrouvent, en arrivant à la Nouvelle-Orléans, la langue qu'ils préfèrent et parlent presque tous, les visages amis, l'accueil chaleureux qui ne leur fait jamais défaut ; c'est là que les attirent leurs habitudes et leurs sympathies.

Il était aisé de les reconnaître à leur physionomie franche et énergique, à l'aisance dégagée, exempte de raideur et d'apprêt, que leur communiquent la nature de leurs occupations et la bienheureuse indépendance de la vie des champs. Ce sont eux qui ont donné à la célébration d'hier presque toute son animation, qui ont, aux trois quarts rempli les bateaux, les cars, les terrains et les palais de l'Exposition. Nous les savions, du reste, depuis longtemps, Louisianais dévoués et francs du collier ; jamais ils n'en ont donné plus de preuves qu'hier. C'est bien là une partie de ces braves patriotes qui, à une époque qui restera la plus glorieuse de nos annales, ont tout abandonné, récoltes, propriétés, femmes et enfants, et sont allés se battre pour leur section.

Mais voici 11 heures moins un quart. La musique militaire se fait entendre au loin. Un cortège approche : c'est le gouverneur de l'Etat qui se rend officiellement à la cérémonie d'ouverture de l'Exposition de la Louisiane. Il est précédé de détachements de toutes les milices de la ville et des campagnes. Nous notons dans le défilé le bataillon du Washington Artillery et la compagnie des Continentaux.

A la tête de la première division, marche l'orchestre militaire du Washington Artillery. Vient ensuite une série de brillants equipages. Dans la première voiture, nous remarquons Son Excellence le gouverneur McEnery accompagné du général Beauregard, adjudant-general de la milice d'Etat ; viennent ensuite les consuls étrangers, le consul-général de France, le consul-général de Belgique, les consuls d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, du Mexique. Le canon tonne, le cortège monte à bord du *Jessie K. Bell* et le départ s'effectue au bruit des détonations de l'artillerie. La foule s'arrête un instant, curieuse, émue ; puis elle recommence sa chasse aux places, ses invasions des cars et des bateaux à vapeur.

Vers 10 heures, les invités du cortège officiel qui n'appartenaient ni à la milice ni à l'entourage immédiat du gouverneur de la Louisiane, prenaient place à bord du *Jesse K. Bell*, amarré au pied de la rue du Canal. L'excellent orchestre Borchert est déjà installé sur le pont du restaurant et joue de temps à autre la *Hail Columbia* ou le *Star spangled banner*, pour faire prendre patience aux invités.

Un soleil de plomb darde ses rayons sur la plage et sur tous les terrains sablonneux qui avoisinent l'embarcadère. Mais, d'autres gros orateurs sont venus pour, la proue debout au quai, et commençant a se noircir d'une véritable fourmilière humaine. Nous remarquons parmi les premiers invités qui ont répondu à l'appel : M. C. J. Barrow, commissaire de la Louisiane, MM. les juges J. F. Poché, A. Roman, Ch. E. Fenner, F. A. Monnerce, M. le sénateur Jonas, MM. Lamar C. Quintero, consul de Costa-Rica, Benjamin Buisson, commissaire de l'exposition d'éducation française, A. Andrews, commissaire de la Californie, et une foule de dames élégantes dont les toilettes fraîches et printanières, décorées avec profusion d'ornementations florales n'ajoutent pas peu par leur doux et poétique prestige à l'éclat de la cérémonie.

Enfin, à 10 heures 50, du haut de la passerelle du *Jesse K. Bell*, l'on distingue une tache sombre et bigarrée qui émerge de la rue Saint-Charles, au milieu de la rue du Canal. C'est le cortège officiel qui approche. Bientôt les uniformes se distinguent et l'on perçoit les accents de la musique du *Washington Artillery*, qui tient la tête du cortège, en jouant une marche entraînante.

L'orchestre Borchert répond à ces accords par un hymne d'allégresse, puis des diverses compagnies de milice, qui composent l'escorte militaire, après un défilé qui fait honneur à son ancienneté, il se rangent en bataille sur la grève, la droite appuyée au fleuve, et attendent, l'arme au bras, l'arrivée des dix voitures où ont pris place le gouverneur, son état-major et ses invités.

L'alignement est superbe et s'est d'ailleurs effectué en quelques secondes seulement—constatation tout à l'éloge de la bonne volonté de nos miliciens et de leurs chefs.

Le front des troupes, depuis le fleuve jusqu'au terminus des lignes de cars de la rue du Canal, présente l'aspect suivant qui sera du reste celui de leur embarquement et de leur défilé sur les terrains de l'Exposition.

1. Musique du Washington Artillery.
2. Bataillon du Washington Artillery.
   (C'est deux premiers corps en costume de campagne, c'est-à-dire avec le képi garance et la petite tenue.)
3. *Crescent Rifles.*
4. Fusiliers de la paroisse Ascension.
5. Artillerie de campagne de la Louisiane batterie B, capitaine Beckman.
6. Gardes continentaux.
7. Infanterie légère d'Orléans.

Lorsque l'alignement des troupes d'honneur est devenu immobile, un usage de pensaient annonce l'arrivée des voitures du gouverneur et de son escorte particulière. Les miliciens présentent les armes, les tambours battent aux champs, la musique joue le *Hail Columbia*, celle de notre steamer lui donne l'écho, les cloches des églises voisines du fleuve sonnent à toutes volées, puis une deuxième section du "*Washington Artillery*" tire une salve de treize coups de canon.

Quand le gouverneur et tous ses invités ont mis pied à terre, le cortège franchit le pont volant qui joint le navire officiel au rivage.

Nous voyons ainsi prendre pied successivement, sur le *Jesse K. Bell*, le gouverneur McEnery, le général John Glynn et son état-major ; le maire de la Nlle-Orléans ; le président de l'Exposition, M. Richardson. Nous distinguons marchant côte à côte, M. le consul-général de France, vicomte Paul d'Abzac et M. le général Vinet, puis M. G. de Contenly, ministre de France à Mexico et M. le consul-général d'Espagne, Arturo Baldasano, le consul du Guatemala, Eu. Martinez, le consul-général du Mexique, M. Juan Francisco Zamacona, etc., etc.

Lorsque tout le monde a pris place à bord du vapeur, la sirène chante et le *Jesse K. Bell* s'ébranle, au bruit des hourrahs des débardeurs du quai, de la foule innombrable de curieux et au son des hymnes patriotiques joués par les deux orchestres embarqués.

Ce n'est plus ce matin gris et argenté du 16 Décembre, où l'Exposition allait s'ouvrir, et où la foule des invités prenait place sur le *Fred. A. Blank*, aujourd'hui coulé et perdu.

C'est le midi d'une journée printanière louisianaise, d'une chaleur un peu accablante par conséquent ; mais il n'en faut pas que mieux admirer le courage avec lequel tous les membres des milices convoquées bravent, sac au dos et le fusil à l'épaule, la température estivale, pour prendre part à cette manifestation patriotique.

Le panorama de la grève est un peu blanc et un peu africain, sous les rayons d'un soleil perpendiculaire. Aussi la plupart des membres du cortège cherchent un refuge dans les salons du second pont, et là se font de nombreuses présentations mutuelles.

Nous remarquons, parmi l'escorte civile du gouverneur, M. l'attorney-général Cunningham, M. le président de la cour suprême Edouard Bernardez et M. le secrétaire de l'Etat de la Louisiane, Oscar Arroyo.

Inutile de décrire la traversée de la rue du Canal à l'Exposition, sous un soleil de feu qui force les miliciens à déposer les armes aux faisceaux et contraint les musiciens à prendre quelque répit.

Le *Bouret* n'est plus là pour nous saluer, comme au 16 décembre, par les hourrahs d'enthousiasme de tout son équipage perché dans les hunes et dans les haubans. Enfin vers 11 heures et demie, la sirène du vapeur chante de nouveau et l'on sort pour examiner le rivage.

Les toitures nacrées des palais de l'Exposition s'approchent rapidement. Nous distinguons au loin une demi-section du "*Washington Artillery*" prête à saluer notre atterissement, puis nous voyons l'infatigable musique mexicaine de M. Encarnacion Payen, occupant la place d'honneur sur le môle de débarquement.

Lorsque le *Jesse K. Bell* reçoit ses premières amarres, la musique favorite de l'Exposition joue le *Nay down the South in Dixie*, à quatre reprises. Les acclamations de la foule répondent à la gracieuseté de M. E. Payen, puis le débarquement commence, chacun des groupes composant le cortège se mettant immédiatement en marche à travers la verdoyante prairie qui sépare le grand palais du fleuve, et dont la végétation exubérante disparaît cependant sous une foule presque incalculable.

Voici l'ordre dans lequel se sont effectués cet atterrissement et le défilé du cortège, lesquels ainsi que l'hymne joué par les Mexicains ont été salués par une salve de dix-huit coups de canon, tirés par les canonniers du *Washington Artillery*.

Musique mexicaine
Membres de la direction de l'Exposition Universelle
Escorte militaire suivant l'ordre de défilé qui nous avons déjà donné à la page 3 de la revue de la rue du Canal
Le gouverneur de la Louisiane et son état major
Les gouverneurs des autres Etats et leurs aides-de-camp
Les dignitaires et les membres du Congrès des Etats et des territoires
Les dignitaires et les membres de la Législature de la Louisiane
Les officiers de l'armée et de la marine des Etats Unis
Les officiers militaires et de marine des puissances étrangères
Le corps judiciaire de l'Etat
Les vétérans de la guerre du Mexique
Les fonctionnaires municipaux de la Nouvelle Orléans
Les fonctionnaires du gouvernement de l'Etat
Les consuls et les représentants étrangers.—*Les commissaires étrangers et les commissaires des Etats Unis*
Les commissaires de la paroisse d'Orléans
Les membres de l'association de la paroisse d'Orleans
Les membres de la presse

Ici, nous avons un tant-soit-peu à enregistrer. De même qu'il n'y a pas de tant tableaux sans quelque ombre, nous devons signaler à l'administration la bru[illegible] des officiers de police de l'Exposition portant les numéros **160** et **59**, qui ont contesté, *à clef-bère*, à quelques membres de la presse, leur droit de tenir le milieu du sentier à leur place indiquée, et de flirter çà et là parmi les groupes officiels, pour l'édification de Sa Majesté le public.

Derrière nous, le défilé est fermé par les sociétés suivantes :

Les bureaux et les sociétés commerciales
Les sociétés civiques les associations quelconques
Le département du feu de la Nouvelle-Orléans les sociétés de combat

Nous avons remarqué dans ce défilé la plus honorable tenue par la commission mexicaine qui avait quitté le Coliseum de la Barcena en tête, puis MM. Segura, José A. y Bonilla, le docteur Fernandez, Victor Aguilar, J. A. Certucha, Silicea et bon nombre d'autres de nos amis d'outre Rio-Grande. A côté d'eux se trouvaient une multitude de jeunes filles de la colonie mexicaine *Independancia*, en uniforme de service.

La société des *Jeunes fils de la Louisiane*, déjà réunie sur ces terrains s'est portée, musique en tête, à la rencontre du cortège et a fait la haie sur son passage, en présentant ensuite la garde du drapeau.

Le clément soleil d'avril s'était à ce moment voilé, comme pour obéir à un ordre général, et une légère brise rafraîchissante contribuait à rendre des plus agréables ce défilé au travers la prairie émaillée de trèfles et de marguerites.

C'est dans le *Music Hall* qu'était fixé le rendez-vous général. Déjà l'Abeille y était représentée. La décoration de la salle de concert était à l'unisson du patriotisme qu'il était desirable de voir déployer pour le grand jour. Tout en haut de l'entrade principale, était fixée une belle décoration florale encadrant un superbe écusson de la Louisiane : le pélican légendaire avec la devise latine d'abnégation proverbiale : SUI SIBI SEPTUS.

Tout le rebord de la scène disparaissait sous les fleurs. Il faut estimer à plus de cent livres de poids, la masse des bouquets, des guirlandes et des couronnes de roses, de magnolias et de fleurs printanières jetées avec une profusion inouïe pour la circonstance.

Cette abondance de fleurs embaumait délicieusement l'atmosphère officielle, et faisait oublier un lit de roses, du moins une situation exceptionnellement agréable aux *reporters*, placés en contre-bas de la tribune des orateurs du jour.

La salle de concert est plus que complète. Les terrains, nous l'avons déjà dit, étaient noirs de monde. La foule accourue, pour la célébration du *jour de la Louisiane*, doit être estimée au quadruple de celle qui a assisté à l'ouverture de l'Exposition.

Avant que ne pénètre le cortège officiel, Madame Eugène Soniat du Fossat a pris le soin d'offrir des bouquets de gouvernet et des *badges* du jour aux quelques représentants de la presse, dont le rôle est de travailler à l'annotation la plus complète et avec la mieux mesurée de l'allégresse générale.

Beaucoup de dames de l'assistance ouvrent leurs ombrelles pour se préserver des rayons réfléchis qui pénètrent à travers la toiture vitrée du *Music Hall*. Enfin les personnages et les invités du jour font leur entrée vers midi et demi, précédés par la musique mexicaine. Aucune des milices qui ont escorté le cortège ne prend place dans la salle. Nous dirons plus tard où nous les avons retrouvées.

Tous les fonctionnaires et les orateurs prennent leur place sur la grande estrade et la musique mexicaine joue l'ouverture du *Tannhauser*. A ce moment, nous examinons minutieusement la salle. L'on peut dire sans affectation que sa plus belle décoration, ce sont les belles et élégantes Louisianaises et Américaines qui l'emplissent ; toutes en toilette printanières, le corsage disparaissant sous les fleurs, ce qui nous permettrait presque de dire, si en description nous étions homopathes : *similia similibus*.

Puisaprès l'exécution du *Hail Columbia*, M. R. A. Holland prononce la prière d'ouverture que tout le monde écoute debout et dans le plus grand recueillement. Nous ne pouvons, à notre vif regret, publier ce remarquable morceau d'éloquence sacrée qui a produit le plus profond effet. Qu'on sache qu'il a été au niveau des sentiments de la cérémonie qu'il devait ouvrir, et que l'impression qu'il a faite dans le cœur des assistants ne saurait s'effacer de longtemps.

Le gouverneur de la Louisiane, M. McEnery a d'abord souhaité la bienvenue à l'assistance et après un intermède musical, M. le commissaire louisianais, C. J. Barrow, a lu une adresse de présentation de l'exposition régionale dont il a été l'infatigable et persévérant organisateur. Les applaudissements qui soulignèrent les principaux passages de ce discours, lui ont prouvé combien le dévouement de ce nouveau exécuté un intermède très acclamé, à la suite duquel plusieurs décorations florales de proportions gigantesques ont été offertes à M. E. Payen. Nous avons remarqué, entre autres, une sorte de lyre faite de fleurs nouvelles, d'immortelles et de verdure, mais nous n'avons pu découvrir le nom du bienveillant donataire.

C'est alors qu'a pris place à la tribune le major E. A. Burke. A peine le directeur-général se montre-t-il au public, que les applaudissements et les acclamations retentissent de toutes parts. Lorsqu'ils vont diminuer de guerre lasse, un personnage se détache du groupe officiel : M. le commissaire de l'Etat de Floride, pour réclamer *ex abrupto*, trois *chers* pour l'organisateur de l'Exposition Universelle.

L'enthousiasme redouble donc, puis enfin le directeur général, en forçant sa voix, réussit à se faire entendre et prononce un discours d'acceptation de la belle exposition de l'Etat de la Louisiane. Il remercie spécialement tous les membres de la commission louisianaise.

Nous vous avons dit, il, le section le plus ferme et le plus inébranlable dans l'accomplissement de notre tâche. Nous ne saurions trop donner de retentissement à la manifestation de notre reconnaissance. Grâce à vous, grâce à l'appui décidé et résolu que vous nous avez prêté, nous avons pu mener à bonne fin l'organisation d'une exposition universelle qui marquera dans les fastes pacifiques de l'histoire entre les expositions de Paris, de Londres et de Vienne. (Applaudissements prolongés.)

M. E. A. Burke continue à célébrer la gloire incontestable de son œuvre. Sa situation spéciale à la tribune sert presque de paraphrase aux sentiments qu'il exprime. Il se trouve littéralement au milieu d'une mer de fleurs. On lui apporte à ce moment un globe de roses et de magnolias de plus de quatre pieds de diamètre et représentant la sphère terrestre.

Le directeur général termine en mettant en relief la gloire mémorable, dont bénéficiera la Louisiane, de cette consécration du commerce et de l'industrie universelle, où elle a sû elle-même occuper une place des plus honorables.

Les applaudissementes qui accompagnent sa péroraison dépassent tout ce que l'idée d'enthousiasme peut permettre de rêver à l'esprit le plus imaginatif. L'orchestre de M. E. Payen joue de nouveau un intermède ; un solo de *piccolo* exécuté par M. Léandro Ballandro, morceau que l'auditoire acclame et redemande. Mais la musique mexicaine répond à ces applaudissements par le chant audiste : *Dixie*, qui, comme on le sait, ne calme jamais l'enthousiasme de l'assistance.

L'artiste en vogue reçoit plusieurs bouquets, puis les Mexicains donnent encore un autre chant national : *Yankee Doodle*, avec variations de piston par M. Guzman.

Bientôt M. le juge Charles E. Fenner prend la parole pour célébrer l'influence heureuse qu'a eue, selon lui, sur la colonisation et la civilisation de la Louisiane, la domination demi-séculaire des Espagnols.

Il énumère les progrès accomplis sous l'administration des gouverneurs restés les plus populaires dans l'histoire du siècle dernier, les Miro, les Galvez, les Carondelet. Puis il en réfère pour l'attestation des considérations qu'il énonce à l'autorité de l'honorable historien de la Louisiane : M. Charles Gayarré, qui a reconnu avec une grande franchise et un relief avec une lumineuse lucidité les bienfaits de la domination espagnole.

Cet orateur est applaudi chaleureusement ; la musique d'honneur joue encore une gracieuse danse mexicaine, puis la parole est donnée à l'honorable juge de la cour criminelle, M. Alfred Roman, représentant de l'élément français dans cette cérémonie louisianaise, et dont nous sommes heureux de pouvoir traduire ici le discours *in extenso* :

M le Président Messieurs, et Messieurs,

La Louisiane—je me crois autorisé à le dire bien haut—a oublié jamais son origine. Si aujourd'hui qu'elle soit devenue, si altérée qu'elle soit à la forme de gouvernement aux lois et aux institutions qui régissent notre grande République, les instincts les plus vivaces de sa population sont aussi ceux qui se maintiennent le plus jusqu'à ce jour. Depuis quatre-vingts ans, elle a vécu sous le régime de l'Union, elle a vécu sous le régime du drapeau dont nous sommes devenus citoyens.

L'expérience nous apprend que chez les hommes comme chez les individus il y a des souvenirs, des impressions des gens des jours passés qui résistent à l'action du temps. Il y a des lieux que la nature donne et que les hommes ne peuvent pas changer. Il y a des mœurs, des coutumes qui résistent à l'action du temps parce qu'il est là quelque chose qui les maintient. Il y a des traits caractéristiques de la nationalité, de la civilisation, de la langue, de la religion, de la tradition, de la famille, de la propriété, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, de l'industrie, de l'industrie